

blable au précédent, et on y trouve les villages de Dikan, Pânidak, Suromal et Zurzkab, séparés l'un de l'autre par des intervalles de deux heures environ. *Digwir* (8 h.) est le chef-lieu du district et de la jolie plaine de Paschor. C'est un territoire fertile, couvert de bétail et de villages, dont la plupart ont malheureusement été ruinés par la dernière invasion russe : le langage et le type plus énergique des habitants montre que l'on est sorti de l'Arménie, et qu'on entre dans la Géorgie. C'est effectivement le pays de Meskh ou des anciens *Moschi*. Un col peu élevé mène à (6 h.) *Danesvorola*, à travers un massif montagneux, couvert de neige pendant 8 à 9 mois de l'année, et portant à son sommet de larges pâturages, pendant que les flancs sont ombragés de forêts d'un fort bel effet. Puis on passe successivement à (1 h.) *Reschid*, chef-lieu d'un petit district, à (2 h. 1/2) *Koula*, petite ville de 60 maisons avec un bazar d'une vingtaine de boutiques, centre d'un territoire fertile avec quelques vignobles à (2 h.) *Alma*, au confluent de l'Aschara et de la Dchuwana, dans une situation extrêmement pittoresque, comme le sont, du reste, tous les lieux que nous avons cités depuis *Digwir* ; à (4 h.) *Acho*, joli village de 60 familles, qui vivent dans une aisance remarquable pour le pays, et possèdent de nombreux troupeaux qui ont la faculté, moyennant un droit de 90 cent. par tête, de passer l'été dans les pâturages de Géorgie.— D'Acho, deux routes se présentent encore au choix du voyageur : l'une qui descend l'Aschara jusqu'à son confluent avec le Tchourouk-Sou, et ce dernier jusqu'à la hauteur de Batoum, qui est à 1 heure de son embouchure. C'est une route de 16 heures, et un décor perpétuel, très-beau, mais très-peu varié, vu l'encaissement

de la route entre deux chaînes de montagnes. Pour cette raison, le voyageur fera peut-être mieux d'aller droit d'Acho à la mer, en coupant le magnifique *Kolovadagh*, et en traversant (7 h.) *Dide-waghi*, village de 18 maisons, *Zéreh-bozel* et (5 h.) *Jaghat*, habités par une population mingrélienne, peu agricole, physiquement très-belle, mais assez sauvage de physionomie et d'habitudes. Ce sont des habitants de la frontière turcorusse, qui longe précisément la crête au pied de laquelle sont bâtis ces hameaux : ils ne marchent qu'armés du fusil et du kama, auxquels ils ajoutent une corde aujourd'hui inoffensive, mais qui leur servait jadis à lier les captifs dans leurs razzias en Géorgie. Depuis *Dide-waghi*, on descend sans interruption la vallée boisée de *Kino*, que M. J. Brand, consul anglais à Erzeroum, déclare être « le plus magnifique coup d'œil qu'on puisse concevoir. » On atteint les bords de la mer (4 h.) au petit *Tchourouk-Sou*, qui porte l'empreinte d'une ville déchue, avec un bazar important, à 6 heures de Batoum. On fait ce dernier trajet en suivant les bords de la mer ; on traverse trois ou quatre petites rivières qui descendent des hautes montagnes qu'on laisse sur la gauche, et après avoir tourné une jolie baie, qui est le *Babé* des anciens, on atteint

Batoum, ville agréable et qui s'agrandit tous les jours à mesure que grandit l'importance de son port. On y trouve plusieurs khâns et cafés, bâtis en bois. Le voyageur pourra s'y remettre un peu de ses fatigues, mais sans y séjourner longtemps, à cause des fièvres qu'occasionnent les eaux stagnantes de la plaine voisine : pour les fuir, la population déserte ses boutiques pendant la saison dangereuse. On n'y manquera pas d'occasions pour regagner Trébizonde par mer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES SPORADES.

ROUTE 89.

DE CONSTANTINOPLE A SMYRNE,
PAR MER.

100 lieues marines, 550 kil. 45 h. de navigation.

De Constantinople au cap Baba, V. R. 58, p. 343 à 349 (lisez à rebours).

Le Cap Baba (en turc *Baba-Bournou*), l'ancien promontoire *Lectum*, mentionné par Homère, et sur lequel on montrait au temps de Strabon un autel consacré aux douze grands dieux, dont la construction était attribuée à Agamemnon, est le dernier contre-fort de la chaîne de l'Ida, au S.-O. Il porte aujourd'hui la petite forteresse turque de *Baba-Kalessi*, surmontée d'un village bâti en amphithéâtre, et de plusieurs moulins dominés eux-mêmes par une montagne escarpée. Le petit port ne peut recevoir que des barques. Les navires du Lloyd y relâchent un instant sous vapeur.

Après avoir doublé le cap Baba, le navire se dirige à l'E.-S.-E., dans le canal compris entre le Continent et la côte N. de la grande île de **Lesbos**, appelée aujourd'hui *Mytilini* par les Grecs (en turc *Midullu-Adassi*). Un promontoire avancé à l'O. porte la petite ville de **Molivo**, l'antique **Méthymne** ; on longe d'assez près la côte de l'île, bordée de montagnes vivement découpées, et bientôt, laissant à g. le golfe profond d'Édrémis, et le petit archipel des îles **Hecatonnesi** (*Pyrgonisi*, ou *Musconisia*) ; on se dirige

vers le S.-E. dans le canal, longeant la côte de l'île qui ne présente rien de remarquable que son aspect fertile et riant, jusqu'à la rade de **Métélin**, protégée au N. par un promontoire qui porte à son extrémité une petite forteresse, et au S. par une belle montagne.

MÉTÉLIN OU LESBOS.

I. Renseignements.

Les paquebots des *Messageries françaises* et du Lloyd y touchent le dimanche et le jeudi, en se rendant de Constantinople à Smyrne, et le mardi et le vendredi en se rendant de Smyrne à Constantinople. — Le port du nord est complètement ensablé, et celui du midi ne reçoit que de petits navires ; les bateaux à vapeur sont obligés de mouiller au dehors, et même, quand la mer est houleuse, ils doivent passer sans s'arrêter devant cette côte que les nécessités du voyage les forcent toujours à visiter la nuit. — On loge dans un *khani* ou café au pied de la citadelle.

II. Histoire.

Lesbos ne joua jamais le rôle important des États libres de la Grèce : grecque par sa population, elle dut à sa position géographique, selon la juste remarque de M. Boutan¹, de suivre toujours les destinées de l'Asie Mineure, et d'appartenir successivement à tous ses dominateurs. Lesbos fut peuplée originairement par des Pélasges. Après le déluge de Deucalion, Macare, l'un des Héliades,

¹ BOUTAN. *Topogr. et hist. de Lesbos*, *Archiv. des Missions*, tome V.

la conquit avec les îles voisines, Chio, Samos, Cos, Rhodes; son sage gouvernement leur fit donner le nom d'îles Fortunées; son gendre, Lesbos, lui succéda, et l'île prit de lui le nom qui lui est resté; mais elle reconnut bientôt la suprématie des souverains de l'Asie, et fit partie de l'empire de Priam. Aussi fut-elle ravagée par Ulysse et par Achille, qui s'empara de Méthymne après une lutte acharnée.—130 ans plus tard, Lesbos appartient à la confédération éolienne. Elle fut en proie aux discordes civiles jusqu'à la tyrannie de Pittacus, qui, après avoir pacifié sa patrie par une sage administration, se hâta de rentrer dans la vie privée. Tour à tour en guerre avec les Athéniens qui leur enlevèrent Sigée, avec les Samiens qui les battirent sur mer, les Lesbiens se soumièrent au grand Cyrus, firent partie de l'armée de Cambyse, lorsqu'il envahit l'Égypte, suivirent Darius dans son expédition contre les Scythes (513), et marchèrent avec Xerxès contre la Grèce. Après Mycale et Platée, ils passèrent sous la domination des Athéniens; Mitylène se révolta contre eux, en 428; mais elle fut prise et rasée, malgré les secours tardifs envoyés par les Spartiates. Les Lesbiens essayèrent encore de secouer le joug d'Athènes, à la suite du désastre de Sicile (416), mais cette tentative et celles qui la suivirent furent sévèrement comprimées. Ce fut devant Lesbos que s'accomplirent les péripéties de la lutte qui se termina par la bataille des Arginuses. Après la bataille d'Egos-Potamos, Lysandre soumit Lesbos. Mais bientôt Mitylène rentra dans l'alliance d'Athènes, et, en 390, Thrasybule soumit le reste de l'île. Le traité d'Antalcidas rendit à Lesbos une autonomie trompeuse; elle passa ensuite aux Macédoniens. Mitylène, assiégée, en 334, par Memnon le Rhodien, qui trouva la mort devant ses murs, fut obligée cependant de

se soumettre aux Perses; elle fut reprise, en 334, par Hégélochus, amiral d'Alexandre. Plus tard, les Lesbiens furent les alliés de Persée et de Mithridate contre les Romains. Après la défaite de ce dernier, Mitylène fut prise et saccagée par Minucius Thermus. Elle servit de refuge à l'épouse et au fils de Pompée pendant la bataille de Pharsale, et plus tard au même Sextus, quand il fut vaincu par Agrippa; ce dernier, disgracié par Auguste, s'y retira également et combla les habitants de bienfaits. Cette île n'est le siège d'aucun événement important sous la domination des Romains. Dans l'antiquité, Lesbos donna naissance aux poètes Terpande, Arion, Leschès, Alcée, à la fameuse Sapho, au musicien Phrynis, aux historiens Hellanicus, Myrsile, Théophraste, aux philosophes Pittacus, Théophraste, et au sculpteur Lesbothémis.

Sous l'empire d'Orient, elle eut à souffrir les incursions des Scythes, en 376, des Esclavons, en 769, des Sarrasins d'Espagne et d'Afrique, en 821, 881, 1035, des Russes, en 864, 1027, et fut de 802 à 1042 un lieu d'exil pour les princes dépossédés et les favoris disgraciés.

À la fin du x^e siècle, elle fut prise par l'aventurier Tzakhas (V. Smyrne et Chio), et reprise par Ducas, général de l'empereur Alexis Comnène, en 1089. Ravagée, en 1128, par les Vénitiens, Lesbos échut aux Français en 1204, lors du partage de l'empire grec. Après diverses vicissitudes qui la donnèrent aux Latins, aux empereurs grecs, et à divers aventuriers, elle fut donnée en dot, en 1355, par Jean Paléologue au Génois François Gateluzio; mais bientôt les Ottomans allaient menacer ce petit État. Sous Orkhan, sous Murad I^{er}, sous Bajazet, l'île fut ravagée à diverses reprises. Les Gateluzi, obligés de se soumettre à Tamerlan, puis au sultan Mahomet II, ne purent, malgré leur docilité,

lité, désarmer le conquérant; qui les vainquit définitivement, en 1462. Les chrétiens firent d'inutiles efforts pour reconquérir Lesbos.— Au milieu des guerres suscitées par les pachas en révolte, elle devint un repaire de pirates; en 1755, la ville de Métélin fut presque anéantie par des tremblements de terre; elle fut en partie détruite par le feu au commencement du xix^e siècle. En 1821, Métélin devint la station favorite de la flotte turque; cependant un des premiers exploits des Hydriotes contre les Turcs se passa sur la côte de Métélin; en 1823, les Grecs se rendirent maîtres du N. de l'île, mais ils furent battus. Depuis ce temps, l'île est restée à la Turquie.

III. Ville de Métélin.

La ville de Métélin, l'antique Mitylène, que les habitants du pays nomment *Kastro*, c'est-à-dire le château, la ville forte, est une ville d'environ 4000 maisons et de 12 à 14000 habitants. Les maisons, construites en bois, présentent un aspect d'élégance qui témoigne de l'aisance de ses habitants. Vers le port du N. se trouvent le quartier turc et le Konak du Pacha. Entre ce quartier et la citadelle s'étendent les cimetières des deux religions, où l'on peut reconnaître quelques marbres antiques. La citadelle turque s'élève sur l'emplacement de l'ancienne acropole, et domine à la fois Métélin et l'ancien port militaire. On retrouve encastés dans ses murailles, du côté du N. et du S.-O., des fragments helléniques, l'architrave d'un temple dorique, etc., et sur la face O. d'une tour qui a jadis servi de clocher, des fragments romains (bas-reliefs, représentant des combats de gladiateurs); enfin, au-dessus d'une porte inférieure, une inscription en l'honneur de Gateluzio, qui fonda la citadelle actuelle et dont les armes s'étaient dans une rue voisine.

Ces murs, qui arrêtaient Maho-

met II pendant deux mois, ne résisteraient plus au feu d'une escadre; mais ils suffisent pour maintenir la ville dans l'ordre. L'enceinte de la citadelle contient une petite ville turque, où les raïas ne peuvent pénétrer; et que les voyageurs ne peuvent visiter qu'avec une permission du pacha. On y trouve beaucoup de fragments grecs, romains, byzantins et vénitiens.—Le port du N., qui s'étend au pied de l'acropole, est aujourd'hui ensablé et ne peut recevoir que des barques: c'est pourtant là, selon M. Boutan, le grand port antique qui contenait des flottes entières; on distingue sur une étendue de 200 mètr. une digue hellénique, de 7 mètr. 69 d'épaisseur, qui fait face à la côte d'Asie, et brisait les vagues venant de l'E. Du côté du N. s'étendait une autre digue, de 8 mètr. 50 d'épaisseur, maintenant complètement à fleur d'eau.—Le port du midi ne présente plus que les deux bases des phares actuels; encore sont-elles d'une époque fort contestable. Ce port était relié au précédent par un canal, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par la rue du *Bazar*.

La cour de l'Archevêché grec contient des dalles bien conservées, qui semblent avoir appartenu au pavement d'un grand édifice, et un siège de marbre qui provient sans doute du théâtre, dont M. Boutan croit reconnaître les traces au midi de l'acropole, sur le bord de la mer.—Près du port du midi et non loin des ruines d'un *aqueduc romain*, on trouve la petite église de *Hagios Thérapios* (saint Guérisseur), qui marque sans doute l'emplacement du temple d'Apollon; la cour de l'église et celles des maisons environnantes sont en effet pleines de débris de chapiteaux, de tronçons de colonnes, mutilés comme à plaisir. On a essayé de réunir les meilleurs fragments dans une espèce de musée, situé à 50 pas de là.

IV. Excursions dans l'île.

L'île de Lesbos, qui a emprunté à son ancienne capitale son nom moderne de Métélin, est de forme irrégulièrement triangulaire; elle est creusée de deux golfes profonds, ceux de Hiéro et de Kalloni, qui y forment, au milieu des terres, d'immenses bassins, ouverts seulement sur la côte S. par des canaux étroits. De l'E. à l'O. et du N. au S., l'île est parcourue par deux chaînes de montagnes, qui sont: à l'E., le mont Lepe-thymnus, qui projette en face du golfe d'Edrémit le cap Argennum; à l'O., l'Ordymnus, qui s'étend jusqu'au cap Sigrium (*Sigri*), la pointe la plus O.; au milieu le mont Créon, et au S. l'Olympus, entre les deux golfes de Kalloni et de Hiéro. Une languette de terre, comprise entre ce dernier et le canal qui sépare l'île de l'Asie, se termine au S.-E. par le cap Malée (Hagia Maria), le troisième angle du triangle. — Métélin appartient à l'éyalet de l'archipel. Elle est administrée par un gouverneur, et un mollah de première classe; mais cette île si riche dans l'antiquité, et même sous la domination grecque, n'est plus aujourd'hui qu'une province oubliée; la population générale de l'île est à peine de 60 000 habitants, dont les Turcs forment la majorité; les Grecs, répandus dans l'île, y vivent dans la misère; le sol y est cependant fertile, le bétail abonde à Lesbos, les forêts y sont pleines de gazelles, de cerfs et de chevaux sauvages; le blé et les raisins y sont excellents. Le commerce y a peu d'activité.

Les principales excursions que l'on peut faire autour de la capitale, sont les suivantes:

1^o A *Thermies* (6 à 7 h. aller et retour). On sort de Métélin, du côté du port du N., et l'on rencontre d'abord, dans une petite gorge, un reste d'aqueduc romain, puis une jolie fontaine turque, et le beau v. de *Moréa*, bâti en am-

phithéâtre sur la gauche. A 500 mètr. de là, vers l'O., s'étendent, au fond d'une riante vallée, les restes majestueux d'un *aqueduc romain* qui fait l'effet d'un immense arc de triomphe. De *Moréa*, on regagne, par le v. de *Bassa*, le bord de la mer et la scala de *Thermies*, petit port insignifiant avec deux *khanis*. Entre la scala et l'établissement des eaux thermales, on trouve un champ, entouré de murs et semé de débris de marbres antiques, que M. Boutan regarde comme les vestiges de l'antique *Θέρμια*, probablement embellie par *Agrippa*. L'établissement des *eaux thermales*, qui ont été fréquentées depuis l'antiquité, présente aussi un grand nombre de fragments antiques. On revient à Métélin en 2 h. 30 min., en suivant le bord de la mer.

2^o *Tour de l'île*. — Nous n'indiquerons que très-sommairement, d'après M. Boutan, cette excursion circulaire qui demande environ une semaine: car, à part les beautés pittoresques du pays, l'île ne présente pas d'antiquités remarquables, et les villes que M. Boutan a recherchées avec beaucoup de sagacité n'ont guère d'autre intérêt que d'avoir été mentionnées par Strabon.

De Métélin, on se dirige au N.-O., on franchit (1 h.) la petite chaîne qui sépare la capitale du golfe d'Hiéro, d'où l'on descend, près d'une source thermale non exploitée; dans une plaine fertile et bien cultivée, au delà de laquelle on gagne, par une vallée pittoresque (4 h.), le bourg d'*Aya-Sou*, le plus considérable de l'île après Métélin. Il possède une église byzantine avec une madone miraculeuse très-vénérée des Grecs; un château génois le domine. — D'*Aya-Sou*, on se rend, par une contrée montagneuse, à (3 h.) *Hiéro*, formée de 5 hameaux distincts, qui ont conservé le nom collectif de la ville antique, laquelle avait donné son nom au golfe voisin. Quelques blocs de marbre

anciens, placés près d'une fontaine, sont tout ce qui reste de la ville antique; l'acropole a été remplacée par un château génois. — De *Hiéro*, une route accidentée conduit à (3 h.)

Potamos, v. moderne, au bord de la mer. d'où l'on peut en 2 h., avec un bon vent, gagner par mer la scala de *Vryssia*, à l'entrée du golfe de *Kalloni*; la route de terre (5 h.) n'offre aucun intérêt. Le cap *Vurkos*, à 20 min. de la scala, présente une chapelle que M. Boutan croit bâtie sur l'emplacement d'un temple d'Apollon, appartenant à l'antique *Tiaræ* (?). — *Vryssia* (1 h. 15 min. du cap *Vurkos*) n'est qu'un misérable v. grec.

Suivant alors les rives du golfe de *Kalloni*, trop peu profond pour recevoir de grands navires, on gagne (4 h.) un poste de douane, avec un *khani* passable, situé à 200 pas des ruines de *Pyrrha* (une acropole avec quelques restes de murailles). Un peu plus loin au N.-E., près du v. de *Mésa* (Métion ?) (1 h. 30 min.), M. Boutan a signalé une église avec des débris de colonnes antiques. — 2 h. de marche à travers la plaine conduisent à *Achérona*, le plus considérable de six villages qui ont conservé, comme à *Hiéro*, le nom collectif de *Kalloni* (Καλλόνια), appliqué plus spécialement à un monastère assez riche. D'*Achérona*, on va visiter, près du v. de *Parakéli* ou *Parakhyla* (2 h.), l'acropole de l'antique *Ægiros* (aujourd'hui *Xéro-Kastro*), qui présente deux enceintes avec le soubassement d'un temple. De *Parakhyla*, on s'engage dans une région montagneuse, aride et déserte, pour gagner (2 h.) *Macara* (beau débris d'une enceinte pélasgique), et (45 min.) dans une petite vallée verte, sur la colline de *Koudicha*, les restes d'un temple dont l'origine est inconnue. De là, par *Agra* et par (2 h.) *Mezzotopo*, et à travers des gorges désertes, on gagne (2 h.) *Erisso*, dont l'église présente quelques inscriptions antiques.

L'antique *Erisso* était à 1 h. de là, sur le rivage; on y reconnaît les vestiges d'une enceinte, ceux d'une acropole et de trois temples. D'*Erisso*, on gagne (2 h.) *Sigri* (*Antysoa* ?), le point le plus O. de l'île, avec un petit port assez bon, défendu par un petit fort en assez bon état, et (3 h.) le monastère de *Saint-Jean*, situé sur le sommet du mont *Ordymnos*, d'où l'on jouit d'un panorama admirable, pour descendre à (1 h.) *Telonia*, pauvre v. sans intérêt archéologique. Un promontoire, enserré entre deux baies, porte (3 h.) une forteresse isolée, fort curieuse, dont les murs moyen âge se mêlent aux substructions antiques; cinq tours helléniques subsistent encore. On arrive ensuite (2 h.) au v. de *Kalokhori*, où l'on retrouve un peu de végétation. Le plateau d'*Apésa*, situé un peu plus à l'O., porte les restes d'une nécropole antique. De *Kalokhori*, on se dirige vers (2 h.) *Phyla*, et (1 h. 30 min.) *Pétra*, v. de 200 maisons, dont la population grecque doit une certaine aisance à la culture des vignes qui, dans l'antiquité, produisaient le vin de Lesbos, célébré par *Aristote* et *Virgile* comme le meilleur des vins. De *Pétra*, on suit le rivage jusqu'à (1 h. 30 min.) *Molivo*, l'antique *Méthymne*, qui disputa si longtemps à *Mitylène* la suprématie de l'île. C'est aujourd'hui une ville d'environ 1000 maisons, bâtie en amphithéâtre sur une colline adossée à la mer, et qui domine une plaine fertile. Le sommet est occupé par une citadelle byzantine, restaurée par les Génois et les Turcs, et qui a remplacé l'antique acropole. Sur le revers opposé à la ville, on trouve quelques tronçons de colonnes et des bains en ruine. De *Méthymne*, on fait en 4 h. l'ascension du mont *Lepethymnus* (*Hayios Ilias*), d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'île et le canal de Lesbos, la *Troade*, *Ténédos*, et l'entrée des *Dardanelles*. On redescend à (3 h.) *Kapi* (Νέπτι ?), d'où l'on revient par

(1 h.) le gros bourg de Mantamados, et (4 h.) Thermi (V. ci-dessus), à (2 h. 30 min.) Métélin.

En quittant Métélin, le navire reprend sa route vers le S.-S.-E. et sort du canal de Lesbos à la hauteur du cap Malée (Hagia-Maria). La nuit, pendant laquelle on effectue toujours ce trajet, ne permet pas d'apercevoir à l'E. le golfe Elaitique (golfe de *Tchanârlük*), ni l'entrée du golfe de Smyrne (V. p. 460). On mouille dans le port, au point du jour.

ROUTE 90.

DE SMYRNE A RHODES, PAR MER.

(CHIO, SAMOS, COS, HALICARNASSE, ETC.)
(82 lieues marines. 451 kil. 48 h. de navigation.)

Cette route est parcourue tous les 15 j. par les paquebots des *Messageries françaises* et du *Lloyd* autrichien qui se rendent directement à Rhodes, et continuent pour la Syrie et l'Égypte. La ligne gréco-orientale du *Lloyd* relâche un instant à Chio en se rendant à Syra; pour visiter les autres îles, il est indispensable de fréter un petit bâtiment. (V. p. 260 pour les précautions à prendre.) — Dans toutes les Sporades, on ne trouvera pour se loger que des khanis à la grecque, ou l'hospitalité des particuliers.

De Smyrne à Chio, V. R. 75, p. 461 et 462. (Lisez à rebours.)
Chio. — *Histoire.* — L'île de Chio paraît avoir été colonisée par des Pélasges et par des Crétois du xv^e au xiv^e siècle avant Jésus-Christ. Les Ioniens s'y établirent vers 1130, et Chio fit partie de la confédération ionienne. Elle devint assez puissante pour s'emparer de Leuconia et de Copæ dans la Béotie, et pour secourir, au vi^e siècle, les Miliéniens attaqués par les rois de Lydie. Les forces maritimes des Chiotés les mirent à l'abri des attaques des Perses; mais adonnés surtout au com-

merce, ils surent ménager ces redoutables voisins. Lors de la révolte de l'Ionie (510), les Chiotés firent d'héroïques efforts en faveur de la liberté, notamment en allant au secours de Milet, assiégée par les Perses (498). Après la prise de Milet, les Chiotés durent se soumettre aux Perses; mais ils combattirent avec les Grecs à la bataille de Mycale (479), et donnèrent un appui efficace à Cimon dans son expédition sur les côtes de l'Asie Mineure; aussi l'indépendance de Chio fut-elle assurée par le traité de Cimon (449). De 449 à 413, les Chiotés furent les alliés des Athéniens contre les Spartiates; ils comprimèrent la révolte de Samos sous le commandement de Périclès (441), ils participèrent à l'expédition de Sicile (415); mais par suite du mauvais succès de cette entreprise et sous l'influence du parti aristocratique, ils rompirent leur traité avec Athènes pour s'allier aux Spartiates. La flotte athénienne vint mettre le siège devant Chio. Secourus par les Péloponésiens, les Chiotés forcèrent les Athéniens à abandonner le siège (412). Ceux-ci reprirent Delphinium en 407; mais ils en furent chassés par Callicratidas, qui occupa l'île tout entière et la fit rentrer dans l'alliance des Spartiates. Les Chiotés combattirent avec eux à Égos-Potamos; mais plus tard, révoltés par leur tyrannie, ils se soulevèrent avec presque tous les Grecs de l'Asie Mineure, chassèrent la garnison lacédémonienne (394), et rentrèrent dans l'alliance d'Athènes. En 366, Épaminondas les rattacha momentanément à la puissance de Thèbes (366). Après la mort de ce grand homme, Chio, Cos, Rhodes et Byzance furent de nouveau soumises à la domination d'Athènes; mais fatiguées de la tyrannie qui pesait sur elles, ces villes s'unirent pour défendre leur indépendance. Attaqués par Charès et Chabrias, les Chiotés résistèrent vigoureusement, sau-

vèrent leur ville et purent, à leur tour, ravager Imbros, Lemnos, assiéger Samos et voler au secours de Byzance; attaquée par Charès; enfin, par l'entremise d'Ochus, roi de Perse, ils forcèrent Athènes à reconnaître définitivement leur indépendance (356). Plus tard, alarmés des progrès de Philippe, roi de Macédoine, ils concoururent à la défense de Byzance (340). En 338, le parti aristocratique, au lieu de se donner à Alexandre, livra l'île au satrape Pharnabase; mais après la bataille d'Issus, elle reçut une garnison macédonienne. Pendant un siècle, elle eut le sort de toutes les colonies grecques de l'Asie Mineure, que les successeurs d'Alexandre se donnaient et s'enlevaient tour à tour. Quand les Romains se présentèrent en Asie comme les protecteurs des cités grecques, les habitants de Chio embrassèrent leur parti; menacés par Philippe, roi de Macédoine, ils se ligèrent avec Attale et les Rhodiens, et prirent part à la bataille navale que ce prince perdit près de leur île en 205. Chio servit d'entrepôt aux Romains pendant la guerre contre Antiochus, en 190; mais bientôt exaspérée par les désordres des soldats romains, elle se jeta dans le parti de Mithridate; sous un prétexte futile, ce prince s'empara de l'île et transporta les habitants sur les bords du Pont (86). L'année suivante, Sylla les renvoya dans leur patrie et fit reconnaître leur indépendance. Leurs privilèges furent respectés jusqu'au règne de Vespasien. Chio fut alors comprise dans la province des îles, dont elle fit partie jusqu'à la nouvelle division de l'Empire sous Constantin. A partir de cette époque, Chio n'eut plus d'existence politique, et l'histoire la perd de vue pendant plusieurs siècles; on ignore comment le christianisme s'y établit. Au viii^e siècle, Chio eut à souffrir des incursions des pirates sarrasins, et plus tard des

Turcs. En 1089, le pirate Tzakhas s'en rendit maître et battit deux flottes envoyées par l'empereur Alexis Comnène; mais, effrayé par un nouvel armement, il abandonna l'île aux Byzantins. Les Vénitiens vinrent bientôt la leur disputer (1172) et la gardèrent à la suite de la quatrième croisade (1204). Reprise un instant par le Grec Vatace, puis par les Turcs, Chio tomba bientôt aux mains d'aventuriers génois qui y établirent, en 1346, une république aristocratique gouvernée par les familles des Mahons. Chio leur dut une grande prospérité jusqu'à l'arrivée des Turcs Ottomans. Les Mahons achetèrent la paix de Mahomet II et conservèrent leur colonie jusqu'en 1556, où elle fut conquise par l'amiral Piali-Pacha, qui voulait se faire pardonner l'échec qu'il venait d'essuyer devant Malte; elle fut prise momentanément par les Toscans en 1595, et par les Vénitiens en 1694; Chio resta soumise aux Ottomans pendant le xviii^e siècle et le commencement du xix^e. — Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, les Chiotés ne prirent aucune part à la lutte; le gouverneur turc maintint l'île par une occupation militaire impitoyable. Les tentatives des Grecs sur Chio amenèrent la ruine de cette île malheureuse. Le 22 mars 1822, une flotte de Samiens débarqua dans l'île, souleva ses habitants pour les abandonner bientôt à la vengeance des Turcs, qui, revenus en force, massacrèrent sans pitié les malheureux insulaires. Trente mille Chiotés au moins périrent ou furent faits esclaves; vingt mille d'entre eux, sauvés par les Psariotes ou par les consuls européens, se dispersèrent dans toutes les parties du monde; il n'en resta à Chio qu'environ dix mille. L'île ne s'est pas encore relevée complètement de ce désastre.

État actuel. — La masse nue et bien accusée des montagnes de Chio se détache vigoureusement

sur le fond bleu de l'Asie Mineure. C'est une île longue d'environ 50 kil. du N. au S., et ne dépassant pas 30 kil. dans sa plus grande largeur, qui se réduit en certains points à 14 ou 15. Malgré sa nature pelée et montagneuse, c'est une des reines de l'Archipel, grâce à ses beautés naturelles, à la douceur et à la salubrité de son climat, à ses productions, qui sont principalement le blé, le vin, les oliviers, les orangers et surtout le mastic, qui fait en grande partie la renommée de l'île. On sait que le mastic est une gomme que l'on récolte en incisant le lentisque et, en recueillant la sève qui en découle : 20 villages au moins vivent de cette industrie, qui a valu à l'île de nombreux privilèges et son nom turc (*Saki-Adassi*, l'île au mastic). Les femmes de Chio sont renommées pour leur beauté et leur grâce enjouée; les hommes, pour leur esprit hardi, aventureux et mobile. Un proverbe de l'Archipel dit : « Un Chiot sage est aussi rare qu'un cheval vert. »

Chio ou Kastro, capitale de l'île, est située à l'E. et dominée par un vieux château génois. « La ville et ses environs dit M. G. Lang, représentent Gênes en miniature. » Il ne reste guère d'autres vestiges de la ville antique que des marbres et des bas-reliefs engagés dans les constructions modernes, qui datent en grande partie des Génois et des Vénitiens.

Le port avait jadis une grande importance; mais, grâce à l'incurie turque, il s'ensable de jour en jour.

Paquebots du *Lloyd* pour Syra tous les samedis; pour Smyrne tous les jeudis.

Dans les environs de la ville, on peut recommander au touriste l'École d'Homère, rocher situé au N., près de la mer, et où les Chiotés placent le lieu de naissance du grand Rhapsode. On y voit sculptée dans la pierre une figure assez grossière, flanquée de deux autres. Chandler y a vu une Cybèle

entre deux lions, et Poccocke un Homère entre deux Muses;

Delphino, l'antique *Delphinium*, citée par Thucydide et Xénophon, avec des forts et des fortifications disparues aujourd'hui;

Sklavia, à 2 lieues S., source renommée, dans un site ravissant et où, selon les Chiotés, Hélène venait se baigner quand elle habitait l'île.

En quittant Chio, et sortant du canal décrit p. 459, les navires s'engagent dans une mer plus ouverte. Les paquebots à vapeur se dirigent au S.-S.-E., laissant à l'E. le golfe profond de Scala Nova ou d'Ephèse, pour passer entre les îles de Nikaria et de Samos. Les voyageurs désireux de visiter cette dernière île devront au contraire se diriger au S.-E., longer la presqu'île montagneuse de Voula, croiser le golfe d'Ephèse, et, se rapprochant de la côte N. de Samos, débarquer à Vathy, son port principal, situé au fond d'une baie qui se projette assez avant dans les terres (25 lieues de Chio).

Samos.—*Histoire.*— Cette île fut peuplée tardivement par des Pélasges venant de Lesbos. Elle appartient également à l'Etat des îles fortunées de Macaré (V. Lesbos). Ancée, venu de Samos dans l'île de Céphallénie, lui donna le nom de sa patrie, nom qui lui est resté dans l'histoire. Un peu plus tard, Samos fut soumise à la domination des Cariens; elle n'est pas mentionnée à l'époque de la guerre de Troie. Vers 1138 avant J.-C., elle reçut une colonie d'Ioniens, conduite par Proclès, qui fondèrent une confédération de douze ou treize villes. La discorde se mit bientôt entre les alliés : Léogoras, fils de Proclès, fut vaincu et chassé par Androclès, chef des Ephésiens, et les Samiens, dispersés, allèrent fonder la colonie de Samothrace. Léogoras, réfugié sur le continent, parvint, au bout de dix ans, à rentrer en possession de la conquête de son père. Des guerres continuelles

eurent lieu entre les Priéniens et les Samiens au sujet des limites du territoire que ceux-ci prétendaient s'attribuer sur le continent. Les Samiens furent un des premiers peuples qui se rendirent redoutables sur mer. Amphicrate, qui régnait en 680, fit de continuelles incursions dans l'Archipel. Ce fut le dernier roi de Samos. Cette île se déclara libre et se donna des magistrats appelés Géomares. Cette liberté fut bientôt renversée par Polycrate, qui, après Pythagore, fut la plus grande illustration de Samos dans les temps anciens (566). Il attaqua et vainquit les Milésiens et sut repousser les Spartiates. Il fit fleurir les arts et donna à sa patrie un haut degré de prospérité, mais il périt par trahison (524). Après quelques tyrannies éphémères, Samos fut reconstituée en démocratie; elle prit une part active à la révolte de l'Ionie. Dans les guerres médiques, elle se divisa en deux partis : les citoyens riches tinrent pour les Perses et combattirent pour eux à Salamine, tandis que le peuple voulut favoriser la cause de la Grèce. Bientôt les Grecs l'emportèrent, et les Samiens prirent part aux succès de Cimon; le traité de 449 assura leur autonomie. Dès ce moment, cette île devint riche et puissante. Une querelle s'engagea avec les Milésiens. Athènes vint au secours de ceux-ci, et Périclès assiégea Samos, sans succès d'abord; mais il revint avec des machines et des forces nouvelles, et les soumit après neuf mois de résistance. Les Samiens accompagnèrent les Athéniens comme sujets dans la guerre de Sicile; ils prirent part à la bataille des Arginuses (406) et à celle d'Egos-Potamos. Le parti des nobles de Samos appela alors Lysandre et les Lacédémoniens (403), qui établirent le parti oligarchique, bientôt renversé par Conon. La paix d'Antalcidas rejeta Samos sous l' domination des Perses (387). Les Athéniens Cha-

brias et Iphicrate la reprirent et la colonisèrent. Un décret d'Alexandre, qui rappelait les exilés dans leurs diverses villes, fit rentrer les Samiens dans leurs possessions. En l'année 200, Samos s'allia à Rome; prise par Philippe V en 197, elle recouvra un peu de liberté après la victoire de Flaminus. Le port de Samos fut le centre des opérations de la guerre entre les Romains et Antiochus; elle resta sous le patronage des Romains, et Auguste lui rendit sa liberté, qui fut respectée par ses successeurs; mais en 70 elle fut réduite en province romaine. Au IV^e siècle de l'ère chrétienne, Samos eut beaucoup à souffrir de la famine, de la peste, de plusieurs tremblements de terre et des ravages des pirates. Les Sarrasins, qui l'avaient dévastée en 888, la reprirent en 911, et la gouvernèrent jusqu'en 1125, époque à laquelle elle fut saccagée par les Vénitiens; elle devint en 1204 le partage des Francs. En 1223, Jean Ducas la rendit aux empereurs byzantins. Les Turcs s'en emparèrent en 1553, et après l'avoir ravagée, ils l'abandonnèrent; elle resta déserte pendant un siècle. Repeuplée vers 1450 par l'amiral Kilidj-Ali, elle devint, en 1587, le domaine du sultan. Elle prit une part active à la guerre de l'Indépendance et ne craignit pas d'attaquer les Turcs souvent avec succès. Le sultan Mahmoud voulut tenter une répression énergique; il fut complètement battu (1822). Les Samiens essayèrent alors de s'emparer de Chio (V. p. 535); mais ils furent obligés de fuir : ils surent du moins défendre leur île en brûlant le vaisseau amiral du capitain-pacha. Les Samiens saccagèrent toutes les côtes de l'Asie Mineure pendant les années 1822 et 1823, et repoussèrent victorieusement plusieurs attaques de la flotte turque (1824). Après la bataille de Navarin (1827), Samos fut rendue à la Porte; on lui donna un gouverneur choisi parmi les chrétiens du rit grec; en 1830,

cette île était assez tranquille : depuis vingt ans, sa situation est restée la même ; elle forme une province à part.

État actuel. — Samos, en turc *Sousam adassi*, est une île montagneuse, aux lignes sévères, mais fertile et pittoresque au plus haut degré. Elle a 56 kil. de long sur une largeur de 20. Son point culminant, le Kerki (ancien Cerceus), presque toujours couvert de neige, a 1570 mètr. de haut. Les pentes de plusieurs montagnes sont couvertes de pins, de cyprès, de thuyas et de chênes. Dans la zone cultivée, on remarque le myrte, l'olivier, le figuier, le lentisque, le mûrier, et surtout la vigne. L'hiver de 1849 a détruit les orangiers, les grenadiers, qu'on voyait jadis à Samos. Du reste, rien de plus varié et de plus fécond en contrastes charmants que les points de vue offerts par cette île. Ici, « le mont Kerki, dont les horribles pentes et les immenses précipices semblent faire croire que l'île n'est qu'un prodigieux chaos de rochers entassés ; » là, « des ravins profonds, dont les uns, privés de verdure, ressemblent à des canaux taillés à pic entre deux murs de rocher, et les autres bordés d'arbres qui s'entrelacent, et semés de lauriers-roses et d'agnus-castus, sont comme autant de fraîches oasis qui invitent le voyageur à s'arrêter.... » (V. Guérin.)

Vathy, où l'on débarque ordinairement, se compose de deux villes : *Vathy ano* (le haut), qui compte 1100 maisons, et *Vathy kato* (le bas), qui n'en a que 400 : mais, grâce à son port, c'est la ville des consuls et du commerce. Le port est très-beau comme situation, et le serait davantage si une jetée l'abritait contre les vents du S.-O. ; il a 2 kil. d'ouverture et 5 de longueur : sa profondeur varie de 18 à 30 brasses. Tout près est le monastère de *Zoodoki Pighi*, où il faut monter pour embrasser d'un coup d'œil le splendide panorama du golfe d'Ephèse.

Pour aller à Chora, la capitale actuelle de l'île, on gravit un sentier fort difficile, qui mène à une chaîne faite de 450 mètr. de haut : au delà, par une mauvaise route pavée, on arrive à (6 kil.)

Mitylini, gros village fondé il y a 280 ans par une colonie de Lesbians, près de la ravissante vallée de *Mitylinous*, que dominent les escarpements boisés du *Rakivouno*. L'ascension de cette montagne, qui n'a que 326 mètr. de haut, offre un beau coup d'œil sur la mer et le massif du mont *Mycalé* : on y distingue des ruines cyclopiennes, et, en descendant à l'O., on traverse une forêt de beaux oliviers, de lentisques et de pins, pour arriver à une fontaine placée dans un site romantique, non loin d'un monastère délabré appelé *Hagia Paraskevi*. En ce dernier lieu, on voit, à l'extrémité d'une salle, une hypogée antique assez curieuse.

Chora (4 kil. de Mitylini) est un gros village de 335 maisons, toutes modernes. Il n'y a absolument rien à y visiter. Le gouverneur demeure dans une maison un peu plus belle que les autres ; le Sénat siège à l'ancien évêché, et l'assemblée des Samiens se tient dans une église. Il faut visiter dans les environs :

Les *ruines de l'ancienne Samos*, couronnant la hauteur de *Kastro*, à 2 kil. E. de Chora. La description de Strabon peut éclairer le voyageur : « La ville et le port regardent le midi ; le mouillage est sûr. La plus grande partie de la cité s'étend dans la plaine et est baignée par la mer : une autre partie monte le long de la montagne qui la domine. » Les ruines subsistant encore sont : la grande enceinte, de 8 kil. de circuit, flanquée de tours carrées de distance en distance ; l'acropole, beau spécimen d'architecture militaire hellénique : la petite acropole, à l'E., flanquée de fortes tours ; les restes sous-marins de la jetée de 2 stades de long, qui abritait le port, et une autre jetée plus

petite, de 180 mètres, coupant le port en deux ; à l'extrémité de cette jetée, on voit un amas de blocs renversés, qui semblent à M. Guérin les ruines d'un phare. Des ruines de temples, celles d'un théâtre, mesurant environ centpas de diamètre, celles d'un aqueduc romain à l'O., et de l'Héroon, près du torrent *Daphnia*, complètent cet ensemble.

En dehors du rayon de la capitale, le voyageur, s'il a du loisir, fera bien de visiter le massif du mont Kerki, à la pointe O. de l'île. Il y trouvera des beautés naturelles qui compensent bien la fatigue d'un voyage d'environ 6 heures. Auprès de la chapelle *Saint-Jean*, il faut voir le puits de *Panareto* : c'est un abîme des plus sinistres, cavité naturelle dont les bords sont taillés de main d'homme : il a 13 mètres de tour et une profondeur vertigineuse, dont on peut juger en y jetant des pierres, qui rebondissent longtemps le long des parois. Le nom de *Panareto* est celui d'un habitant de *Platanos* qui voulut y descendre il y a 100 ans, et qui y périt par imprudence. Aux environs de ce puits, il faut voir l'ermitage d'*Hadgi Manoli*, le ravin romantique justement nommé *kakoperata* (mauvais passage), escalader la cime du Kerki, d'où la vue embrasse sans obstacle la carte à vol d'oiseau de l'île entière, et descendre au N. au *Port-du-Diable* (*Scheitan*), dont le nom dit assez la valeur.

En quittant Samos, le voyageur reprend l'itinéraire des paquebots à vapeur. Le petit groupe des îles **Fourni** et de **Nikaria**, île effilée, montueuse et presque déserte, ne doivent guère l'arrêter : la pauvreté de ces îles était la principale cause qui jetait jadis la population dans les hasards de la piraterie.

Pathmos, située au sud des précédentes, mérite une visite. Cet îlot, de 15 kil. sur 10, est un rocher stérile, avec un port nommé *Scala*, où vivent 140 familles. Le souve-

nir de l'apôtre saint Jean y a effacé tous les autres. Exilé par Domitien, il aborda, dit la tradition, au lieu dit *Phora*, sanctifié par ses miracles tous les points de l'île, et alla mourir à Ephèse, après avoir composé son Évangile au village de *Katabafsis*, qui n'existe plus, et l'Apocalypse dans la grotte de ce nom, où l'on se rend par une chaussée mal pavée de 1 kil. au plus de longueur. La grotte est renfermée dans une chapelle dédiée à sainte Anne : elle a treize pas sur quatre, et des piliers grossiers la divisent en trois compartiments ; sa hauteur maximum est de 4 mètres. Les moines montrent dans la voûte une fente triangulaire, figurant, suivant eux, la Trinité, et par laquelle les voix divines arrivaient à l'Apôtre. Près de la grotte, est une école grecque, et dans une salle de l'école, une belle et longue inscription postérieure au règne d'Alexandre et relative à des jeux publics.

Le monastère *Saint-Jean*, fondé en 1088 par saint Christodule, ressemble par ses murs crénelés à une forteresse : sa bibliothèque renommée comprenait jadis 600 manuscrits ; elle en contient encore 239, mais dans un état déplorable : les archives renferment aussi diverses chrysobulles, dont la plus curieuse est relative à la fondation du sanctuaire.

La capitale de l'île s'étend autour du monastère : le noyau en a été formé par les ouvriers amenés par Christodule, augmentés en 1453 et 1669 de colonies de Byzantins et de Crétois fugitifs. Elle compte aujourd'hui 4000 hab., régis par un dimarque et quatre sénateurs élus annuellement. L'île entière paye à la Porte le faible impôt de 16 000 piastres (3800 fr. environ), dont le monastère, propriétaire d'une grande partie de l'île, paye libéralement la moitié.

Au sortir de Pathmos, on rejoindra l'itinéraire des paquebots, qui parcourt un large canal dirigé

du N.-N.-O. au S.-S.-E., et compris entre les îles Gaidouro-Nisi, Pharmacos et le continent à l'E., et une série d'îlots abrupts et arides très-rapprochés, dont les principaux portent les noms d'Arki, Lipso, Léros et Kalymnos.

Le voyageur qui voudra visiter les ruines les plus célèbres du S.-O. de la Carié devra, à la hauteur de l'île Léros, se diriger sur le golfe de Mendéliah et débarquer au fond de la petite baie d'Assin, au village du même nom, bâti près de l'emplacement de l'antique

Iassos. Cette ville grecque, fondée à une date inconnue, s'enrichit par le commerce et la pêche, et fut détruite par les Lacédémoniens lors de la guerre du Péloponèse : rebâtie plus tard, elle fut assiégée par Philippe V de Macédoine. Son temple de Vesta était renommé. Les ruines de cette ville couvrent un îlot escarpé, réuni par un isthme bas au continent : elles consistent en une belle enceinte et un théâtre. Mais l'antiquité la plus curieuse de Iassos est un long mur cyclopéen, qui a paru à M. Texier un **camp retranché des Léléges**, et qui couronne une colline à peu de distance de la mer. On y remarque plusieurs soubresauts suivant les sinuosités du terrain, des meurtrières, des tours espacés de 90 ou 100 mètres, près de vingt poternes, le tout tourné vers la mer et protégeant, non la ville, mais un terrain rocailleux où il n'existe pas une trace d'habitation. On ne se rend pas compte de ce qu'a pu être cette construction bizarre.

De l'autre côté de la baie, à 2 h. S., se voient sur une petite rade les ruines de *Bargyllia*, ville grecque que les Romains en guerre avec Philippe III déclarèrent ville libre. Après ce point, il faut faire le tour de la pointe montagneuse et bien boisée de Boudroun, et passer devant les ports de Caryanda (*Pacha-Liman*) et de Mynodus (Gumischlu), pour rentrer

dans un labyrinthe de petits îlots déchiquetés (îlots Karabaghlar), compris entre le continent et l'île de Kalymnos, aux montagnes sévères et bien découpées. L'île de Cos semble boucher complètement le passage vers le S.; ses belles montagnes, ses plages bien boisées font un contraste charmant avec les îlots arides que l'on vient de dépasser. Un rocher isolé au milieu du canal porte une espèce de tour, construite par Ibrahim-Pacha. Enfin, laissant à droite l'île Kappari, on se dirige vers l'E. pour contourner la pointe de l'île de Cos, dont on aperçoit bientôt la riante capitale.

Cos. — *Histoire.* — Cette île fut primitivement peuplée par des Pélasges, sous la conduite de Mérops, qui lui donna son nom (Méropia), puis par des Eoliens. Les Héraclides y régnaient au moment de la guerre de Troie; après eux vinrent les Asclépiades, colonie d'Epidaure, qui introduisirent dans l'île le culte d'Esculape et l'étude de la médecine. Les derniers colons qui s'y établirent furent des Doriens venus à la suite d'Althémène, qui la rattachèrent à la Pentapole dorienne, dont le centre était au cap Triopas. Cos reconnut plus tard la suprématie d'Athènes et reçut d'Alcibiade ses premières fortifications. Devenue riche et puissante, elle s'unit à Chio, à Rhodes et à Byzance pour s'affranchir du joug d'Athènes; elle reconnut la domination d'Alexandre le Grand, entra ensuite dans le parti d'Antigone, et fut livrée au roi d'Égypte par Ptolémée, neveu d'Antigone. Plus tard, les habitants de Cos se mirent sous la protection des Romains et leur rendirent de grands services dans leurs guerres maritimes. Sous l'Empire, cette île devint tributaire, mais elle conserva ses droits de cité jusque sous Vespasien; un tremblement de terre l'ayant détruite sous Antonin, l'empereur la fit reconstruire à ses frais. Cos a vu naître Hippocrate, père de la

médecine; Apelle, le plus grand peintre de cette époque; Philétas, poète et grammairien, et Ariston le philosophe. — Elle vécut en paix jusqu'à la décadence de l'Empire romain, époque à laquelle les Sarrasins lui firent éprouver de grands dommages. Au xiv^e siècle, elle appartient, sous le nom de Lango, aux chevaliers de Rhodes, qui surent la défendre de 1454 à 1464 contre les attaques des Turcs. Elle se soumit et fit partie de l'Empire ottoman après la prise de Rhodes, et reçut le nom de Stanco. En 1821, elle ne prit aucune part à la guerre de l'Indépendance.

État actuel. — La population de l'île est de 20 000 âmes, moitié Turcs, moitié Grecs. Le sol, assez bien cultivé, produit des raisins secs, des oranges et des citrons, du vin, de la soie et des grains. La capitale, **Cos**, située au pied d'un coteau bien boisé et au bord de la mer, surprend par la blancheur de ses maisons et son air de propreté. Elle est fort ancienne et s'appelait primitivement *Astypalwa*; elle fut transférée, à une date inconnue, là où elle est aujourd'hui. Strabon la peint comme une ville de médiocre étendue, mais peuplée et renommée par ses vins et ses tissus. On peut juger de ces derniers par un costume de femme figuré sur un bas-relief d'un autel dessiné par M. Texier; on dirait la gaze la plus diaphane. Détruite par un tremblement de terre, la ville fut rétablie par Antonin.

Il ne reste rien du temple d'Esculape, qui l'illustrait jadis, mais toute l'île est pleine du souvenir d'Hippocrate qui y est né; son nom a été donné à un énorme platane de près de 10 mètres de tour. A deux heures de la ville, est une montagne où les insulaires montrent la *fontaine d'Hippocrate*, qui est bien certainement une source minérale antique, car une inscription votive qui est voisine ne laisse aucun doute à ce sujet. La source, qui sort d'une

roche crayeuse, a été dégagée par un travail de mine, et la galerie se termine à sa partie inférieure par un canal en maçonnerie. — Le fort de Cos est relativement moderne, il date des chevaliers de Saint-Jean.

De Cos, le voyageur fera bien de remonter au N., visiter sur le continent le village de *Boudroun*, où sont les belles ruines de

Halicarnasse, l'une des six villes de l'ancienne confédération dorienne. Soumise par les Perses, elle devint la proie du tyran Hygdamis, dont la famille y régna sous la suzeraineté de la Perse. Artémise, veuve de Hygdamis, combattit contre les Grecs à Salamine. Artémise II, veuve de Mausole, est plus connue dans l'histoire par la fondation du monument destiné à rappeler sa douleur conjugale. Alexandre prit Halicarnasse après un siège opiniâtre et l'incendia, mais il ne put prendre l'acropole; appelée *Salmacis*. La ville fut rebâtie, mais rentra dans l'obscurité; cependant, du temps de Phine, la mausolée continuait à l'illustrer et à attirer les voyageurs.

Le plan de l'ancienne cité est encore facile à suivre sur le terrain. Elle se développait autour du port, qui était fermé par deux pointes dont la plus saillante (celle de l'E.), supportait le palais des anciens rois. Un peu à l'E. du palais commençait l'enceinte, qui tirait au N., suivait les soubresauts du terrain, et formait un angle très-excentrique au N.-E. pour revenir se relier à l'acropole: de là elle se dirigeait au S.-O. jusqu'à un angle où était la porte de Mynodus, puis elle venait au S.-S.-E. rejoindre la mer en ligne brisée. Les principaux édifices à l'intérieur étaient, au pied de l'Acropole, le théâtre à l'O. et le Mausolée à l'E.: il paraît que les chevaliers de Saint-Jean en élevant en 1402 le château actuel de Boudroun sur l'emplacement de ce célèbre monument, lui portèrent le

dernier coup. Du moins les murs du château portent une foule de sculptures pris aux monuments antiques d'Halicarnasse.

Reprenant sa route vers le S. et laissant à l'E. le golfe profond de Cos, ou golfe Céramique, au fond duquel se dressent les sommités neigeuses du Taurus, le voyageur abordera ensuite dans le petit port de *Tadjir-Limani*, protégé par le cap *Krio*, ancien promontoire de Triopas. En cet endroit, s'élevait la ville de

Cnide.—*Histoire.*—Fondée par les Spartiates, Cnide devint une ville riche par le commerce, et fonda Lipara près de la Sicile. Harpagus, général persan, la soumit : dans la guerre du Péloponèse, elle passa du parti d'Athènes dans celui de Sparte, et les Athéniens tentèrent inutilement de s'en emparer. Lors des guerres des Romains contre Antiochus, Cnide prit parti pour les premiers et dut à cette conduite le titre de *ville libre* après la conquête de l'Asie. Elle fut prise par les pirates avant l'époque de leur destruction par Pompée en l'an 67.

Etat actuel.—On reconnaît sur le terrain l'exactitude de la description de Strabon : « Cnide a deux ports dont l'un peut être fermé, et a une station pour 20 navires : en face de la ville, est une île d'environ 7 stades de tour, basse, en forme de théâtre, jointe à la terre ferme par une chaussée ; la plus grande partie de la ville est sur l'île, qui couvre les deux havres. » Cette île, aujourd'hui *Cap Krio*, tient à la terre par une langue de sable qui n'existait pas anciennement, puisque Pausanias en fait un détroit qu'il appelle Euripe et où il place un pont, sur lequel passait sans doute la chaussée dont parle Strabon. Les deux ports existent toujours, fermés chacun par deux belles digues. Celles du petit port (port des Trièmes), sont bien conservées, de même que celle qui est à droite quand on sort du grand port :

elle plonge dans la mer à une profondeur de 100 pieds. Celle de gauche est détruite et ne se voit que sous les eaux. L'entrée peut avoir 20 mètr. de large et 17 brasses de fond. A l'entrée du petit port, est une tour ronde à bossage, qui est une des œuvres les plus parfaites de l'art antique en ce genre. Parmi les ruines de la ville, il faut remarquer : divers ouvrages cyclopéens, comme un quai, des tombeaux, les vieux remparts, deux théâtres, dont l'un a 120 mètr. de diamètre, un portique dorien et diverses autres constructions. Grâce aux fréquentes visites des vaisseaux européens, le temple de Vénus a presque disparu, on en distingue à peine le plan. Cette fameuse Vénus cnidienne, œuvre de Praxitèle, attirait à Cnide les visiteurs du monde connu : Théodose la fit transporter à Constantinople, au palais de Lausus, et elle périt dans l'incendie de ce palais en 475.

De Cnide et du cap Krio, le navire reprend sa course vers le S.-E. On voit à l'O. la côte S. de l'île de Cos, qui, de ce côté, est aride et sauvage : puis les îles sans intérêt de *Yali*, *Nisyro*, *Tilo*, *Kharki*, qui continuent la chaîne entre Cos et Rhodes. « La population de toutes ces îles, depuis celle de Chio, est exclusivement grecque. *Symi*, entre Rhodes et la presqu'île de Cnide, n'a de remarquable que l'habileté de ses plongeurs, qui vont, hommes et femmes, chercher à de grandes profondeurs le corail et les éponges dont leurs côtes abondent. » (V. Saint-Martin). Rhodes se présente par le travers, occupant une vaste étendue de l'horizon. En arrière, on voit au fond du golfe de *Symi* la silhouette de la longue presqu'île de Cnide. Après avoir doublé le cap le plus méridional de *Symi*, avec l'îlot de *Kiskillias*, on se dirige vers la pointe N.-E. de Rhodes : au loin, à l'E., apparaissent les cimes nei-

geuses du Taurus. A mesure qu'on approche de Rhodes, on distingue ses plages couvertes d'une belle végétation et de riants villages. On contourne bientôt une pointe sablonneuse couverte de moulins à vent, par-dessus laquelle se montrent déjà les tours de la capitale, et, dès qu'on l'a doublée, on mouille devant le port.

RHODES.

I. Renseignements.

Les formalités de débarquements sont les mêmes qu'à Smyrne; mais au coucher du soleil le port et la ville sont fermés, et l'on ne peut avoir la pratique.

Paquebots à vapeur. *Messageries françaises* tous les 15 j. pour Mersina, les échelles de Syrie, l'Égypte et Marseille le mercredi; pour Smyrne, Syra, Malte et-Marseille le vendredi (correspondance avec les lignes de Constantinople et de l'Archipel).—*Lloyd autrichien* tous les 15 j. pour Chypre et les échelles de Syrie, le dimanche; pour Alexandrie d'Égypte, trajet direct le mercredi; pour Smyrne tous les 15 j. le dimanche et le mercredi (correspondance avec les lignes de Constantinople, de Grèce et de Trieste). Rhodes est la station la plus favorable pour parcourir la côte de Caramanie avec un petit bâtiment léger. (V. R. 92.)

II. Situation, Configuration, Statistique.

Rhodes, située par 26° de long. E. et 36° de lat. N., en regard de l'angle S.-O. de l'Asie Mineure, présente à peu près la forme d'une barque à proue effilée vers le N.-E. La longueur de l'île est de 10 lieues, sa largeur de 5, et sa distance de la terre ferme, de 3 au plus. Plinè a très-bien évalué sa circonférence à 125 000 pas (un peu plus de 46 lieues). Elle a, en quelque sorte, pour épine dorsale une chaîne de montagnes qui la traverse tout entière et dont le point culminant est le *Tairos* (1500 mètr.), superbe masse qui est l'ancien *Atabyron* (ce nom rappelle singulièrement l'*Atabyrius*, nom classique du Thabor

phénicien, et l'*Atabara* sanscrit). Célèbre en tout temps par son admirable climat, par cette pureté de son ciel qui lui a valu chez une foule de poètes l'épithète de *Clara Rhodos*, cette île frappe de loin par les lignes sévères et heurtées de ses montagnes, que domine le *Tairos*, souvent couvert de neige : de près, elle charme le regard par la végétation multiple de ses vallées et ses mille ravins, où l'eau coule sous un épais rideau de lauriers-roses. Les essences d'arbres dominantes à Rhodes sont les mêmes qu'à Chio et à Samos : le pin, l'olivier et le figuier sont surtout nombreux. Les vignobles de Rhodes, célébrés par Virgile, n'ont pas trop dégénéré. Du reste, l'agriculture est en souffrance dans cette île, si richement douée par la nature, ce qui tient sans doute au chiffre restreint de sa population rurale (16 000 âmes). Administrativement, Rhodes est un liva de l'éyalet des *Iles*, lequel liva comprend les Sporades. Le pacha des îles réside à Rhodes, où il dispose d'une trentaine de kavas et de 380 hommes de garnison : tous les pouvoirs sont centralisés dans sa main.

III. Histoire.

Selon les plus anciennes traditions, Rhodes, sortie du sein des eaux, aurait été d'abord habitée par les Telchines, d'origine phénicienne. L'île elle-même paraît devoir son nom à Rhodes, fille de Neptune et d'Halia, sœur des Telchines. Rhodes, aimée par le Soleil (Hélios), en eut sept fils, les Héliades, nom de la première dynastie qui régna sur l'île. Une autre étymologie plus naturelle attribue le nom de Rhodes aux roses (*Ῥόδον*), ou plutôt aux grenadiers (*Ῥοιά*), dont l'île était semée, et qu'on retrouve sur d'anciennes médailles. Rhodes donna successivement asile à Danaüs, chassé de l'Égypte avec ses filles; à Cadmus et à ses Phéniciens; à plusieurs colonies de Pélasges, de